

Nono

San Pierro, île d'Elbe, Italie.

20 juillet 1935.

Un matin, au cœur de l'été toscan. Le soleil dessinait la courbe de ces premières heures. L'ombre des cyprès, des lauriers et des citronniers ne suffisait plus à maintenir d'avantage la fraîcheur matinale. Déjà, les premiers rayons asséchaient un peu plus cette terre ocre, qui sous l'effet des vents marins, virevoltait au pied de Monte Capanne, l'emblématique mont de l'île d'Elbe. Nono se sentait fatigué. Plus que d'ordinaire. La vie ne l'avait pas épargné. Le doyen de San Pierro était usé, pétri d'arthrose, les doigts difformes et sa canne lustrée par les années, ne le soutenait plus convenablement. Ce matin-là, sortant de chez lui, son pas mal assuré heurta la marche en granit devenue trop haute, et emporta le grand père à l'aube de ses quatre-vingt-quatre ans. Triste nouvelle, plongeant soudainement le village médiéval dans un silence total.

Quelques semaines plus tôt.

Le vieil homme ne sortait maintenant que rarement de chez lui. Le bourg était accroché entre ciel et terre à cet éperon rocheux depuis la nuit des temps, et ne facilitait pas les promenades de l'octogénaire. Nono était mystérieux. Un poète pour certain, un doux rêveur toujours à regarder les sommets alentours, pour d'autres. Un solitaire taiseux pour beaucoup. De mémoire de villageois, on ne lui prêtait pas de longs discours, ni de discussions au hasard d'un bonjour. Il n'était pas du genre à s'installer sur un banc, à l'ombre d'un pin, à palabrer des heures avec les gens, « la gente » comme il disait. En réalité, il n'avait pas beaucoup d'amis, encore moins de famille. Cependant, sa stature quasi mystique, le rendait respectable. On le saluait sans vraiment le connaître, les hommes ôtaient leurs chapeaux sur son passage et ceux qui osaient croiser son regard y voyaient de la méfiance, voire de la défiance. Il faut dire que les légendes et les croyances étaient tenaces dans cette région. Et l'homme, à lui seul, cristallisait ces non-dits, ces commérages, ces chuchotements, et surtout « La » question, la seule et unique préoccupation de tout un village depuis plus d'un demi-siècle. *Dov'è il diamante Gommoidi ?* « Où se trouve le diamant Gommoidi ? » La légendaire géode de quartz découverte à la fin du dix-neuvième siècle sur l'île. Durant de nombreuses années, Nono avait été un habitué de la colline. Il y avait passé des heures entières, à arpenter ces flans, à gratter celle-ci, à fouiller la terre, à extraire des cailloux, à la recherche de minéraux rares, la spécialité de la région. Il y aurait donc trouvé le graal, et après être passé entre les mains d'experts, reconnu comme le diamant aux facettes parfaites, à l'éclat d'une pureté incroyable, il fut rendu à son propriétaire. Dès lors, celui-ci avait disparu, volatilisé. Le vieillard n'en a plus jamais parlé et se gardait bien de bavarder avec quiconque abordait le sujet. Il est vrai que les dix millions de liras estimés de la pierre, attisaient les convoitises bien au-delà des frontières de l'île. L'écho de la nouvelle se répandait telle une trainée de poudre.

Il consiglio Rossi était l'un des clans les plus importants de la région et son territoire d'influence s'étendait pratiquement à toute la Toscane. Le bruit insistant, comme quoi, un vieil ermite, sauvage, sans descendant ni ami, cachait ce joyau, était bien entendu arrivé à

leurs oreilles. Il fallait le faire parler et cela pressait. S'il venait à disparaître, son trésor tomberait dans l'oubli et plus que sa valeur, c'est le symbole que pourrait offrir cet exceptionnel diamant à son propriétaire, qui s'envolerait avec lui.

Alessandra avait été choisie par le Conseil. Elle était belle. De cette beauté qui ne s'affiche pas dans les bals populaires, encore moins dans les soirées de société. Non, Alessandra, son parfum délicat, légèrement citronné, était une jeune femme du terroir, qui dès qu'elle sortait de chez elle, d'un air nonchalant, le pas faisant onduler la popeline de sa robe empire sur ses hanches délicieuses, attirait le regard, laissant penser à quiconque croisait son regard de madone, qu'elle était abordable. Nono ne serait pas insensible à ses charmes, se disait-on. Lorsque celle-ci vint le rencontrer, se présentant comme une journaliste de l'école Gattina, il se méfia, tout d'abord. Son soi-disant reportage sur les mines de fer de la région le rassura. Après tout, il ne dirait que ce qu'il avait envie de dire, et tairait ses petits secrets.

Les jours suivant, l'été se montrait de plus en plus oppressant, étouffant et sur les coups de trois heures, invariablement, alors que le village muet, brûlait sous les rayons du cercle aveuglant, Alessandra, les robes chaque jours un peu plus courtes, chuchotait, assise sur la marche, au seuil de la maison du vieil homme. A ses côtés, Nono, lui, était en confiance. Il distillait ses petites histoires, toujours dans un souffle, un murmure, de crainte d'être épié, écouté par-delà un volet clos, entendu. La jeune femme le considérait plus qu'elle ne parlait, elle buvait ses paroles et en oubliait presque, à certains moments, l'imposture dont elle faisait preuve. Elle devait absolument trouver la faille, le moment opportun pour effleurer le sujet.

Cet après-midi-là, « il vento » soufflait en rafales, et bousculait les mots qui s'évaporaient en syllabes dissonantes. Nono laissa échapper une larme, après qu'un tourbillon de sable vint lécher la façade ocre de son palais. Baptisé ainsi par certains villageois aigris, curieux, jaloux. *Merda !* se surprit-il à dire, lui qui ne jurait jamais. Ils se regardèrent un instant, Alessandra, délicatement, passa son pouce sur sa joue, essuyant la goutte. Il rougit, elle sourit. Rien n'était vraiment audible dans les échanges qui s'en suivirent tant Éole avait décidé de disperser les confidences aux passants indiscrets. Elle avait joint les mains, lui donnant l'air d'une fidèle priant un saint, les index posés sur ses lèvres pulpeuses. Lui, s'était courbé à hauteur de son épaule et semblait lui chuchoter quelques mots. « ...trouvé...un matin...de la colline...je l'ai...dans...ne diras...jamais... ». Son visage s'était soudainement illuminé, manifestement, il lui avait ouvert son cœur. Ils riaient maintenant franchement et se quittèrent sans un mot dans une accolade fraternelle, paternelle même. Nono, qui était si pudique et d'attitude monastique d'ordinaire, caressa de sa main noueuse la chevelure ébouriffée de la belle, embrassant son front en guise d'au revoir. Alessandra, après s'être éloignée de quelques pas, les mains plaquées sur sa jupe, se retourna. Le vieil homme rentrait chez lui, enjambant la marche aux confessions. Elle ne riait plus, son regard était noir. Elle l'avait fait parler. Maintenant, elle savait.

Il consiglio n'avait pas pour habitude de convoquer ses émissaires à la terrasse d'un café. Pourtant c'est bien à la trattoria Livio, située au bas du village, face à l'imposante église de marbre blanc, qu'Alessandra s'installa, un verre de limonade glacée, posé sur la petite table bistrot. Il était dix-huit heures. Le soleil continuait sa course ardente derrière le campanile.

Livio actionnait la manivelle qui permettait de replier le store décoloré. Bien avant de la voir, le vrombissement du moteur de la Fiat 508 Balilla le fit se retourner. La rutilante voiture noire se gara juste devant l'établissement. Trois hommes, tirés à quatre épingles, en sortirent. Pantalons blancs à fines rayures noires, assortis à leurs chemises. Ils le saluèrent en retirant leurs borsalinos et s'assirent à côté de la jeune femme. L'homme qui semblait le plus âgé lui tendit la main. Il avait de longs doigts fins, gracieux, qui juraient avec son visage angulaire, saillant. *Buona sera Alessandra, come stai piccola ?* Alessandra, de sa main libre, dégagea sa frange. « Bonsoir, Signore Rossi. Je vais bien, merci ». Livio déposa trois autres limonades sur la table et s'éclipça à son comptoir, prenant soin de refermer la porte de la terrasse. Ils se retrouvaient, donc, tous les quatre seuls, et, au travers du rideau de perles, le propriétaire des lieux pouvait les observer, sans pour autant entendre le moindre mot. Les deux hommes de mains ne participaient pas à la discussion. Ils avaient reculé leurs chaises et croisé les bras. Alessandra parlait doucement tandis que Monsieur Rossi haussait le ton. Il la questionnait, lui demandait si elle avait pu avoir des informations sur la vie du vieillard, s'il lui avait décrit ses activités passées, sa passion pour Monte Capanne, sa recherche de cristaux, quartz et autres pierres précieuses. Alessandra s'expliquait calmement, quelquefois par des hochements de tête, les mains posées devant elle. Apparemment mécontent des réponses obtenues, Rossi s'emporta, tapa du poing sur la table, faisant, tels des dominos, basculer les quatre verres qui s'éparpillèrent en mille morceaux sur les dalles grossières. Alessandra n'avait pas bougé et osa même un petit rictus à l'encontre des trois hommes qui s'étaient levés. Furieux, le parrain, d'un air menaçant, pointa son doigt effilé vers le ciel et sans dire un mot, suivi de ses deux sbires, s'engouffra dans la berline noire.

Elle savait qu'elle risquait des représailles si, *Il consiglio* venait à apprendre qu'elle leur avait menti. En effet, Nono s'était confié comme jamais. Il lui avait avoué, la veille, qu'il était bien en possession du fameux diamant. Il avait trouvé celui-ci un matin de printemps, en 1896. Une incroyable pierre de près de deux mille carats, qui à l'époque fit perdre la raison à bon nombre de personnes. Il ne passait pas une journée sans qu'un défilé d'étrangers vînt le questionner, essayant de lui soutirer la moindre information. Nono entra alors dans un mutisme total, tant toute cette folie le mettait mal à l'aise. Il avait expliqué à Alessandra, qu'il regrettait presque ce butin bien trop lourd à porter, qu'il avait tout fait, en réalité, pour le faire disparaître, lui qui n'était pas un homme intéressé et que la cupidité faisait fuir. Il lui aurait même chuchoté là où il se trouvait depuis des années. Alessandra, alors prise de remords, et devant l'honorabilité de l'homme, la bonté qu'il avait eue à son égard, la confiance qu'il lui avait témoignée, décida donc de ne rien dire. Elle quitta l'île le soir même, sans lui dire au revoir, de peur d'être vue à ses côtés.

25 juillet 1935.

Elle pleurait silencieusement. Elle avait appris deux jours auparavant la disparition tragique de Nono. Les journaux régionaux, titrant « La mort accidentelle du mystère de San Pierro », cachaient à peine la déception de ne pas avoir pu percer celui-ci ! Pathétiques journalistes qui ne citèrent même pas le nom du patriarche. Un orage s'éloignait lentement, quelques oiseaux piaillaient sur les arbres de la place. C'était la première fois qu'elle revenait sur l'île. San

Pierro s'éveillait, les toitures lavées, sous une fraîcheur matinale bienvenue. Elle s'avancait religieusement vers le porche de la maison. Elle retint son souffle, essuya d'un revers de manche cette dernière larme qui s'accrochait au coin de sa bouche. Elle s'arrêta à deux pas de la marche sur laquelle ils avaient passé de longues heures à chuchoter, et qui avait été finalement fatale à l'homme. La canne du vieillard était encore là, par terre, abandonnée. Alessandra se baissa, la saisit, s'approcha de la marche « devenue trop haute », tapa du bout du bâton celle-ci en plusieurs endroits. Tac, tac, tac, toc, toc ... Elle leva les yeux au ciel dans un sourire, s'assit sur le granit, sa main caressant avec délicatesse la pierre polie. Les derniers mots de Nono emportés par le vent, lui revinrent tel un boomerang.

« J'ai...le diamant...au bas...caché...la marche...tu...rien...chut ».